Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 109

Artikel: Mon premier client
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257520

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tenant, qui nous rendra nos prêtres ? qui relèvera notre croix ?

Le silence continuait ; Cathelineau fit un pas en avant.

— N'avons-nous ni cœur ni bras? demant-il.

Et comme ses parents levaient sur lui un regard interrogateur, il s'écria tout à coup :

— Dieu et le roi ! tous deux insultés, trahis, chassés, l'un du sanctuaire, l'autre du trône Combattons, mes fils, et nous remporterons la victoire !

Les vingt six paysans se comptèrent avec effroi, ils ne répondirent point encore. Cathelineau, qu'animait en ce moment un enthousiasme extraordinaire, se précipita sur l'autel et saisit le crucifix ;

— Jésus, dit-il en tombant à genoux, je serai donc seul à mourir pour toi !

— Ecoute, garçon, dit Etienne Manceau, frère de Renée, nous ne refusons pas ; où tu iras, nous voulons bien aller, mais nous ne sommes pas beaucoup pour attaquer les bleus.

— En conscience, c'est la vérité, reprit un autre, nous ne sommes pas assez.

Cathelineau s'était relevé ; il sentait sa cause gagnée.

— Les gens du Bocage sont tous frères en croyance, dit-il ; nous aurons des milliers de combattants.

Et, incontinent, il développa un plan de prosélytisme clair, simple, à la portée des intelligences les moins avancées; les paysans comprenaient et se sentaient venir courage. L'abbé Saulnier écoutait, pris d'une véritable admiration.

— Nous combattrons quand nous serons cinq cents, dit en terminant Cathelineau ; notre cocarde sera le cœur de Jésus, notre étendard sera la croix ; qu'elle se montre une fois victorieuse, et les défenseurs ne lui manqueront pas !

— Et qui sera notre chef ? demanda Etienne Manceau.

— Cathelineau ! s'écrièrent tout d'une voix les autres paysans.

Celui-ci refuse, comme il devait refuser plus tard le titre de généralissime de la grande armée catholique et royale. Il fallut de longues prières et l'influence de l'abbé Saulnier pour vaincre sa modestie. Il accepta enfin.

Alors eut lieu une scène aussi solennelle qu'imposante. L'abbé Saulnier prit le crucifix ; chaque paysan vint à son tour s'agenouiller devant la divine image et faire serment d'obéissance à son nouveau chef : la guerre vendéenne était commencée.

Paul Féval.

---

des ricanements partirent des tables occupées par quelques élégants du cru.

Depuis la defense de 1472, le caractère du bourgeois de Beauvais est éminemment belliqueux. La dame du comptoir elle-même crut devoir s'associer à la pensée traduite par ces ricanements en poussant un profond soupir et en jetant un coup d'œil significatif à la statue de la vaillante Jeanne Lainé, surnommée *Hachette*, l'héroïne de Beauvais, qu'on apercevait à travers les vitres.

L'esprit jaloux et médisant des petites villes attribuait volontiers à une défaillance les excuses de M. de C... On lui en voulait d'ailleurs de tuer dans l'œuf un sujet de conversation qui eût défrayé Beauvais pendant quinze jours.

(*A suivre.*)

Mon premier client

— Entrez ! m'écriai-je en entendant heurter à la porte de mon cabinet.

Et soudain, dans l'encadrement, je vis apparaître Ernest, mon vieux camarade d'études.

Il était changé, raidi dans une redingote sévère et gourmé comme doit l'être un magistrat qui se respecte.

Mais je le reconnus tout de suite et je me levai en hâte pour lui donner une fraternelle accolade.

D'un bond, ma pensée se reporta aussitôt à ces jours heureux de notre vie d'étudiants à Paris, où lui, à l'Ecole de droit, moi à l'Ecole de médecine, nous menions nos études avec une prudente modération, déjà ennemie du surmenage.

— Sapristi, mon cher, me dit Ernest, sais-tu que tu es presque introuvable ?

Et, de fait, je n'avais même pas songé à la singularité de la visite de mon ami, tant j'étais heureux de le revoir.

Tu déguerpis de Paris sans tambour ni trompette pour venir t'enterrer en province. A Grenolhac!..... Et quand je me présente dans cette ville, tu n'y est plus !..... On m'apprend que tu es au Vialas !... En pleine Lozère !..... Un trou, quoi !.....

— Un trou tant que tu voudras, mon cher, mais un trou où je me trouve fort à l'aise et où je suis heureux de rester..... Et toi, que fais-tu ?

Moi, je suis à Montpellier, comme substitut du procureur de la République, ni plus ni moins. Et c'est bien pour te voir, uniquement pour te voir, que je me suis arrêté dans ton trou de Grenolhac !..... Tiens, donne-moi une cigarette.

Et, tout en tendant la main, Ernest mit le pied en avant si malencontreusement qu'il écrasa la queue de mon chat.

Un miaulement douloureux nous révéla l'accident.

Ernest, surpris, sursauta ; et, tout en riant de sa maladresse :

— Que diable ! dit-il en grommelant, je ne te reconnais plus ! Toi qui croyais que l'existence était impossible ailleurs qu'à Paris, tu le quittes brusquement pour venir t'enterrer dans la Lozère, et, au surplus, tu as chez toi, dans ton propre cabinet, sur la table, un vrai matou de sorcière !

Je ris de bon cœur de la sortie de mon ami et de l'attitude du minet qui s'était réfugié sur mon bureau et dont le pelage, absolument noir, tranchait sur les papiers dispersés.

D'un geste, j'invitai Ernest à s'asseoir, et nous allumâmes un de ces produits de la régie que d'aucuns s'obstinent à appeler des cigares.

— Mon cher, dis je à mon ami, tu n'as pas l'air de te douter que ce chat est moins provincial que tu ne supposes ! Il est Parisien, non Parisien des faubourgs, mais de la rue Caumartin. Et, de plus, minet a l'honnet d'être mon premier client.

Un éclat de rire me coupa la parole en voyant Ernest interloqué, silencieux, l'œil errant de moi à minet et de minet à moi, dans une expression interrogative qui pouvait se traduire ainsi :

— Comprends pas !

— Mon cher, c'est toute une histoire, dis-je, et puisque nous devons narrer nos aventures depuis notre séparation, je vais me hâter de te faire mon récit.

Ernest eut un geste d'assentiment, et, après s'être croisé les jambes, il se renversa dans son fauteuil en homme disposé à entendre les choses les plus saugrenues.

— Tu te souviens, dis-je, qu'à peine investi du titre de docteur, je résolus d'exercer la médecine à Paris, le seul endroit du monde où je supposais pouvoir acquérir la gloire et la fortune qui, à vingt-cinq ans, sont synonymes du mot bonheur ?

— Je m'en souviens d'autant mieux que je crois t'avoir, au moment de partir pour Vesoul, pressé de venir m'y rejoindre, certain que tu te serais fait une rapide réputation dans cette ville.

— Et je refusai, entiché que j'étais de la capitale et confiant dans les succès qui m'y attendaient. C'est en vue de ces succès que je louai, rue Caumartin, au second étage, un appartement *fraîchement décoré* qui, bien que trop cher, m'allait comme un gant.

Mon cabinet était surtout remarquable : grande pièce bien ajourée, tapisserie sévère, aspect sérieux. Je le meublai, non avec faste, mais avec confort.

C'était mon futur champ de bataille, et j'en soignais tous les détails avec une science que je ne me connaissais pas. J'assistai à toutes les réparations, je choisis mûrement la place de chaque meuble, et mon installation me parut définitive quand je pus faire fixer sur ma porte d'entrée une plaque de cuivre portant cette inscription que je caressais du regard en sortant et en rentrant :

DOCTEUR-MÉDECIN
De 1 heure à 4 heures.

Mais, hélas ! mon ami, mes illusions furent vite dissipées !..... J'avais beau m'installer superbement sur un fauteuil Louis XIII, les visiteurs ne venaisnt pas ! Je finis par sortir tous les jours à heures fixes pour laisser supposer à ma concierge — à Paris, tu le sais, ce sont souvent les concierges qui font les réputations — que j'avais une clientèle au dehors, car, à chacune de mes rentrées, la bonne femme ne manquait pas de me dire :

— Personne n'est venu pour Monsieur !.....

Et je ne saurais te dire ce qu'avait d'énervant, d'horripilant, cette phrase stéréotypée sur les lèvres du cerbère en jupons.

Cette vie monotone de désœuvré malgré moi dura environ un an, pendant lequel j'écornai consciencieusement le modeste capital que mon tuteur m'avait transmis comme héritage paternel.

Un jour, mon cher, je respirai. J'avais acquis l'habitude depuis quelque temps de passer devant la loge de la concierge assez prestement pour éviter la phrase traditionnelle qui écorchait à la fois mes oreilles et mon amour-propre !

Ce jour-là, grâce à ma savante manœuvre, j'avais déjà mis le pied sur la première marche de l'escalier, quand j'entendis ouvrir vivement la porte vitrée de la loge et mon nom prononcé d'une voix haletante :

— Monsieur Bérard, venez !..... venez vite !.....

Je me retournai transfiguré, rayonnant de bonheur, bombant la poitrine, tendant le jarret avec la conscience que j'allais enfin exercer mon importante mission et prononcer un arrêt de vie et de mort !

Je devais être absolument ridicule ; mais la concierge, très émue, ne remarqua rien.

— Monsieur Berard, venez vite, répéta-t-elle angoissée !

— Qu'y a-t-il, Madame Durand ? dis-je

du ton le plus naturel ; mais, intérieurement, j'étais tout bouleversé.

Dans une rapide vision j'entrevis une cure superbe, due à une série de potions, de fioles, de drogues, à rendre jaloux tous mes confrères.

La loge de la concierge s'agrandissait déjà démesurément, et la célébrité m'apparaissait tout à coup dans un lointain radieux.

(*A suivre.*)

Le Mouton en Hiver

La stabulation est la période de l'année la plus critique pour le mouton.

Il ne craint pas le froid, protégé qu'il est par son épaisse toison, mais il craint l'humidité ayant les poumons sensibles et le pied délicat, et il a surtout, plus que toute autre bête de la ferme, besoin de beaucoup d'air sec, même fût-il très vif.

Et c'est de quoi la plupart de nos propriétaires agricoles ne prennent généralement pas souci. On a trop de tendance à entasser les moutons dans une bergerie basse qui devient alors une sorte de serre chaude, mais empuante.

Les uns veulent aussi augmenter la toison en favorisant la montée du suint. Mais ils ne remarquent malheureusement pas que s'ils augmentent le poids et l'épaisseur de la laine, c'est au détriment de sa qualité et que la qualité d'une toison a plus de valeur, rapporte plus de bénéfice que le volume et le poids.

D'ailleurs c'est la santé même de leur troupeau qu'ils exposent.

Sont plus malavisés encore ceux qui font le calcul de la nourriture et escomptent que la bête ainsi étouffée dans une atmosphère surchauffée et malsaine, mangera moins. Je crois bien, elle finira même par perdre tout appétit et à tomber, faute d'alimentation, dans un état misérable si même elle n'en meurt pas.

Le mouton à l'appareil respiratoire très sensible, avons-nous dit, et il a plus besoin de respirer un air pur et sain que le bœuf et le cheval lui-même. Le bœuf et le cheval dont le logement est, au surplus, toujours relativement haut de plafond, échappent par leur stature à l'influence du dégagement des vapeurs ammoniacales du sol, tandis que la petite taille du mouton, lui met, pour ainsi dire, le nez sur les émanations du fumier auxquelles se mêlent l'acide carbonique de sa respiration si près de terre. Il lui faut donc plus qu'à tout autre animal de l'aération en largeur et en hauteur, sinon il perd d'abord l'appétit et il est au bout de peu de temps de cette stabulation à contre-sens, exposé à une débilitation générale de l'organisme et prédisposé à toutes sortes d'affections mortelles.

Rien ne saurait, par conséquent, légitimer la stabulation en bergerie basse et trop peuplée, puisque le mouton ne craint pas le froid. En revanche, il craint beaucoup l'humidité. L'hmidité de l'air ambiant et celle du sol lui sont également fatales. L'humidité ambiante provoque chez lui pour le moins des affections de poitrine. Elle peut aussi l'affecter de la cachexie aqueuse, ce terrible mal du système lymphatique qui est spécial à l'espèce ovine et qui fait tous les ans, par sa contagion favorisée par l'entassement, tant de victimes dans le troupeau français surtout dans les régions où l'élevage est encore mené par la routine. D'autre part, aussi bien au dehors qu'au dedans de la bergerie, lorsque le mouton stationne sur un sol boueux et même simplement saturé d'humidité, il y contracte aisément des maladies du pied qui le font beaucoup souffrir et développent en lui, par la douleur et l'ébranlement des muscles, un rapide appauvrissement dont il ne tarde pas à périr. Le sol de la bergerie doit être aussi sec que possible, qu'il soit un plancher, du béton, du macadam, du pavé bien rejointoyé ou, ce qui vaut encore mieux, pour la commodité de l'entretien et du nettoyage, de l'asphalte. Eviter naturellement d'y laisser séjourner le fumier et l'urine.

Une autre précaution à avoir, c'est que le plafond d'une bergerie surmontée d'un grenier à fourrage n'ait pas de trous, pas de fentes, das d'interstices. C'est autant dans l'intérêt du fourrage que dans celui de la toison de la bête, à cause des déchets, des poussières ou de la vermine qui pourraient tomber sur la toison ou, d'autre part, des vapeurs humides du suint qui, se détachant de la toison, monteraient jusqu'aux fourrages et les corrompraient.

L'aération, la ventilation ou la température de la bergerie seront assurées par des ouvertures largement ouvertes quand les animaux sont sortis, et fermées à leur rentrée. Indiquons en passant que les moutons trahissent leur impression de froid assez rare, à moins que le thermomètre ne descende très bas, en se serrant instinctivement les uns contre les autres pour se réchauffer.

Le mouton a aussi besoin d'exercice en plein air. Aussi, quelque basse que soit la température, si elle n'est pas humide, s'il fait un froid sec, il faut le faire sortir. Même la neige, lorsque le sol est durci par le froid, n'y est pas un obstacle et, si elle est un peu épaisse, le mouton sait atteindre l'herbe qu'elle recouvre.

Passons à la question d'alimentation. Tout d'abord on n'a pas dû sans transition substituer la nourriture sèche à la nourriture verte. Jusqu'au moment où l'inclémence de la température n'aura plus permis de conduire le troupeau au pacage, on l'aura laissé paître pendant le jour, en lui distribuant le soir du fourrage.

Le meilleur foin doit être réservé au mouton, car c'est lui qui en tire le meilleur parti tant pour la finesse de la viande que pour la qualité de la laine. Toutes les légumineuses : pois, vesces, gesses, féverolles, ainsi que leurs pailles plus nutritives que celles des céréales, lui conviennent. Il s'accommode aussi très bien des racines en petites tranches mélangées avec des plantes hachées. Une légère fermentation, en leur donnant une saveur aigrelette, excitera son appétit tout en facilitant la digestion. Ces racines et la betterave doivent entrer pour une plus grande part encore dans l'alimentation de la brebis laitière que dans celle du mouton.

Le chou fourrager, dont on utilise l'excédent resté de l'alimentation du gros bétail, ne doit être donné à l'espèce ovine qu'avec précaution à cause des accidents de météorisation. Quant aux tourteaux d'huile : colza, navette, moutarde, lin, il faut préférer le tourteau de lin et exclure systématiquement celui de moutarde à cause de sa propriété vésicante qui se retrouve dans les excréments que l'animal est exposé à fouler au détriment de son pied si délicat et surtout de la fourchette.

De temps à autre, du son, non à cause de ses qualités nutritives puisqu'il n'en a pas, mais comme rafraîchissant.

Le fourrage sec excite la soif, de plus il faut remplacer au mouton la quantité d'eau qu'il trouvait dans le fourrage vert, aussi il est bon de veiller à la distribution dans la bergerie d'une eau toujours propre et claire.

Pierre Pouzols.

Petite causerie domestique

La toux et son traitement. — Les lits chauffés. — Les lampes et verres de lampes.

Ceci est une petite causerie d'hiver, chères lectrices. Je vous vois calfeutrées, frissonnant, par ces temps froids et toussant peut-être ; et sans vouloir faire concurrence à votre excellent docteur, — car vous en avez assurément un excellent — j'aimerais vous donner quelques conseils sur la toux. Les accepterez vous ?

Quand doit-on tousser, et comment doit-on tousser ? La question a son importance. Il y a en effet, des toux nécessaires et des toux inutiles, voire même dangereuses et dont il importe de se déshabituer.

S'il y a rhume ou bronchite et que la toux ait pour conséquence de rejeter un crachat, elle est utile. Si au contraire, elle n'aboutit à aucune expectoration, elle est sans nécessité et doit être évitée, autant que possible. Il s'agit, en ce dernier cas, d'une cause nerveuse ou de la réflexion de certaines maladies, affectant soit l'estomac, soit l'intestin, soit l'oreille, etc..... et la toux n'a pour action que de congestionner les voies respiratoires, sans faire disparaître d'ailleurs l'irritation, le chatouillement qui l'a provoquée.

Donc, il faut s'appliquer à se déshabituer de ce genre de toux, et on peut y parvenir si l'on s'y applique et si l'on fait quelque effort de volonté. S'il s'agit d'une inflammation plus ou moins vive de la gorge, ou de granulations, on se trouvera bien de se badigeonner la muqueuse tous les soirs avant de se coucher, avec un composé à parties égales de teinture d'iode et de glycérine pure.

S'agit-il à présent, d'une toux provoquée par une bronchite et sent-on qu'elle doit amener la mucosité que rejettent les bronches, c'est autre chose, mais il n'en est pas moins indispensable de la discipliner.

Combien de fois avons-nous vu de malheureux malades tousser comme s'ils cherchaient à s'arracher leurs poumons et n'aboutir en définitive à rien, ou à fort peu de chose. Ceux-là ont une singulière façon de soigner leur rhume et ils agiraient avec infiniment plus de sagesse en modérant leurs douloureux efforts. En principe, il faut s'appliquer à ne pousser qu'à propos, c'est-à-dire quand la secousse qui est produite détache le crachat.

Et, afin de conduire le mal à la guérison de rendre l'expectoration facile et indolore d'éviter les complications congestives parfois graves de la toux indisciplinée, il faut appliquer la médication rationnelle de la bronchite ou du rhume.

Ce traitement est connu de tous, ou du moins, l'un des traitements assurant des résultats satisfaisants. Il consiste dans l'administration de boissons chaudes, sudorifiques et pectorales : lait, bourrache, tilleul, quatre-fleurs.

On peut, au besoin, compléter cette médi-